



CLASSIQUES  
GARNIER

BRUNET (Étienne), FAUCHER (Eugène), CANDEL (Danielle), « Comptes rendus », *Cahiers de lexicologie*, n° 63, 1993 – 2, p. 231-238

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-4315-2.p.0233](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-4315-2.p.0233)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2012. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## COMPTES RENDUS

**MULLER (Charles), *Langue française. Débats et bilans.*  
(Recueil d'articles : 1986-1993),  
Paris, Éd. Honoré Champion, 1993, 246 p.**

Le dernier ouvrage de Charles MULLER est un recueil d'articles, comme le précédent et celui qui précédait le précédent<sup>1</sup>. Son titre *Débats et bilans* (en privé, l'auteur, qui est un humoriste, utilise l'abréviation *DéBil*), semble laisser croire que la série s'achèvera là, que les débats sont clos et le bilan définitif. On a peine pourtant à croire à un véritable dépôt de bilan, de la part d'un octogénaire si jeune et si vaillant, qui ne craint pas de s'engager dans des disciplines aventureuses et des combats impopulaires et qui réussit à vaincre les préjugés, par la force de la conviction, la précision de l'argumentation et le recours constant à une raison souriante. Charles MULLER n'a rien d'un révolutionnaire. Qu'on ne compte pas sur lui pour mettre un bonnet rouge au dictionnaire, non plus qu'à la grammaire. Mais il arrive parfois que les octogénaires - comme HUGO ou VOLTAIRE - ont plus d'audace que leurs cadets. MULLER nous en fournit ici trois illustrations éclatantes.

1. La première est la moins surprenante, pour tous ceux qui savent que MULLER est le père d'une discipline nouvelle, qu'on appelle tantôt statistique lexicale, tantôt linguistique quantitative (MULLER penche plutôt vers la seconde dénomination parce qu'elle est plus générale et qu'elle enveloppe des faits qui ne sont pas nécessairement d'ordre lexical). MULLER court ici sur son erre, dans les 11 premiers articles qu'il reproduit, mais avec le souci d'éveiller la curiosité et d'exploiter certains filons négligés jusqu'ici

*Cah. Lexicol.* 63, 1993-2, p. 231-238

---

<sup>1</sup> *Langue française et linguistique quantitative*, 1979, 470 p. et *Langue française, linguistique quantitative, informatique*, 1985, 190 p. Ces deux recueils (de 44 et 21 articles respectivement) ont été publiés, comme le présent recueil, par les éditions Slatkine-Champion, dans la Collection *Travaux de linguistique quantitative*, qui compte présentement une cinquantaine de titres et que dirige Charles MULLER.

(par exemple les pronoms incompatibles, les paradigmes des jours et des mois, l'imparfait du subjonctif, les homographies dans les formes verbales). Si l'on trouve à cet endroit des enquêtes originales et savoureuses, on rencontre plus souvent des synthèses, des réflexions méthodologiques, voire des mises en garde. MULLER, avec l'expérience qui est la sienne, peut mieux que tout autre mesurer le chemin parcouru et lutter contre le scepticisme des adversaires de la discipline et contre une méfiance que les résultats acquis n'ont pas encore désarmée, mais il s'en prend aussi à la confiance naïve ou paresseuse de certains zéloteurs trop peu rigoureux. Depuis toujours apôtre de la précision et ennemi de l'à-peu-près, il mène un combat pour la lemmatisation, qui se prolonge dans ce recueil. C'est en réalité une croisade pour la désambiguïsation, pour une épuration des données, qui s'applique autant aux formes qu'aux vocables et aux catégories, et qu'il voit enfin accomplie dans l'admirable travail de Gunnel ENGWALL<sup>2</sup>.

2. La seconde aventure est moins attendue. La statistique y tient moins de place que l'informatique et l'informatique elle-même moins que les télécommunications. C'est dire que MULLER, sans donner l'impression de l'avoir cherché expressément, se trouve au haut de la vague qui déferle actuellement dans le monde, branché ou non, et qui se nomme télématique. Rien d'improvisé pourtant, aucune concession à la mode. Car en 1979 la mode des banques de données accessibles par Minitel<sup>3</sup> n'existait pas. Et pour cause : personne n'avait encore vu de Minitel, devenu depuis si banal dans les foyers français. Il fallait alors beaucoup d'optimisme pour croire à l'avenir de cet outil, et beaucoup d'inconscience pour oser envisager une utilisation autre que technique ou utilitaire. D'une certaine manière l'application que propose alors MULLER est bien aussi technique et utilitaire, mais dans l'ordre culturel : il s'agit d'apprendre aux français l'orthographe et la grammaire. Ainsi naît Orthotel<sup>4</sup>. Avec des années de recul, MULLER s'amuse un peu à décrire le scepticisme qui a entouré les débuts et qui avait l'aspect honnête du bon sens : "Pourquoi des gens iraient-ils taper sur un clavier... alors qu'il est si simple d'ouvrir le dictionnaire ?". Quelle jubilation quand l'évènement vous donne raison contre le bon sens<sup>5</sup> !

<sup>2</sup> *Vocabulaire du roman français (1962-1968). Dictionnaire des fréquences*, Almqvist & Wiksel International, Stockholm, 1984, 427 p. Si MULLER consulte beaucoup de dictionnaires et beaucoup de bases de données (dont celles de *Frantext*), c'est à l'ouvrage de Gunnel ENGWALL qu'il recourt le plus souvent. Et le compte rendu de cet ouvrage figure dans le présent recueil.

<sup>3</sup> Il y aurait plus de 15 000 services offerts actuellement par le Minitel.

<sup>4</sup> À l'origine une majuscule intérieure au mot évitait la confusion avec quelque officine de tourisme vantant l'orthodoxie de sa chaîne hôtelière. Maintenant que la notoriété est venue, on ne craint plus d'héberger la concurrence et la majuscule a disparu.

<sup>5</sup> Orthotel totalise près de 30 000 interrogations par an (le record est de 40 000 en 1990 lorsque la réforme a donné l'actualité à l'orthographe).

3. C'est à dessein que nous utilisons le mot *évènement*, dans l'orthographe nouvelle. Car c'est le troisième et dernier baroud d'honneur auquel nous convie Charles MULLER dans le présent ouvrage et qui est livré précisément sur le champ d'honneur, dans cette enceinte sacrée où en France on règle cérémonieusement les grandes questions et celle qui l'emporte sur toutes les autres : la réforme de l'orthographe. Ici on se régale. Aucune raison pourtant de se réjouir : la tentative n'a pas été un franc succès<sup>6</sup> et MULLER préfère parler de l'"opération ROCARD", plutôt que de révision ou, à plus forte raison, de réforme. La levée de boucliers du conservatisme en a découragé d'autres qui au départ proposaient d'aller plus loin. MULLER, lui, se tient aussi éloigné de l'aventurisme que du renoncement. Comme on ne peut le soupçonner de quelque collusion avec les Saint-Just de l'orthographe, il a plutôt de l'indulgence pour leur naïveté révolutionnaire. Mais quelle alacrité et quelle ironie contre la bêtise, la mauvaise foi et l'ignorance du camp adverse<sup>7</sup> ! C'est du Voltaire ! Ceux qui n'aiment guère les chiffres, et que certains chapitres de l'ouvrage peuvent rebuter, doivent au moins lire le récit circonstancié de cette guerre microcholine telle que le patriarche de Ferney eût aimé la raconter<sup>8</sup>. La "guerre du nénufar<sup>9</sup>" est même narrée dans une épître de style classique, que LA BRUYÈRE n'aurait pas désavouée, et avec l'orthographe ancienne, antérieure aux diverses réformes qui ont modernisé les textes. Rien de plus désopilant que ces doctes discours sur la révision de l'orthographe écrits dans la langue du grand siècle.

Qu'il est plaisant de voir à l'oeuvre un honnête homme, amateur des chiffres et des lettres, aimant l'humour autant que la science, assez averti des choses de l'orthographe pour accepter qu'on puisse l'améliorer, et tellement amoureux du langage que ses études sur la langue française sont en même temps une illustration de ses ressources et de son élégance. Trop de linguistes modernes font de la langue une algèbre desséchée, protégée contre l'extérieur par un épineux jargon. MULLER, lui, sait apprivoiser les barbelés que

<sup>6</sup> Trois ans après la bataille, la guerre n'est pas perdue. Car le texte de l'arrêté est resté en vigueur et l'Académie, dans sa nouvelle édition, vient d'officialiser certaines rectifications, avec l'autorité qu'on lui reconnaît dans ce domaine et qui ne manquera pas d'entraîner les auteurs de dictionnaires, actuellement dans l'expectative.

<sup>7</sup> Ces qualités peuvent se rencontrer même dans la société des Agrégés, qui a pris parti contre les rectifications de l'orthographe - ce qui est son droit - avec des arguments d'une exactitude et d'une loyauté douteuse. MULLER - qui est lui-même un agrégé de grammaire, le premier, croit-on savoir, de sa promotion - en fait justice, avec une pertinence réjouissante.

<sup>8</sup> Les chiffres participent aussi à la démonstration, mais sans rien de pesant. MULLER les a faits à la main, en contrôlant la portée de la réforme dans la *Recherche du temps perdu* ou dans le corpus romanesque établi par Gunnel ENGWALL. Sa conclusion est que la révision envisagée ne concerne guère qu'un mot par page - ce qui rejoint l'expertise des ordinateurs consultés à partir de Frantext.

<sup>9</sup> L'orthographe ancienne de ce mot, qui est encore celle de PROUST et que la réforme propose de rétablir, s'impose dans ce pastiche avec le plus grand naturel.

sont les chiffres et les assaisonner comme un plat de pâtes, avec ce qu'il faut d'épices<sup>10</sup>. Les disciplines nouvelles et les méthodes modernes auxquelles son nom reste attaché ont eu bien de la chance. Sans lui de telles audaces auraient peut-être vu le jour, mais avec des années de retard et un air insolent ou maladroit qui les eût éloignées à jamais de la saine et sage philologie. Si la rupture n'a pas eu lieu, c'est à Charles MULLER qu'on le doit, à la garantie de son autorité et au charme de son écriture.

Étienne BRUNET

**FISCHER (Paul), *Die deutsch-französischen Beziehungen im 19. Jahrhundert im Spiegel des französischen Wortschatzes*, Europäische Hochschulschriften, Série XIII Langue et littérature françaises / 161, Frankfurt am Main/Bern/New York/Paris : Peter Lang, 1991, 462 p.**

Cette thèse soutenue en 1990 devant l'Université d'Augsbourg sous la direction de Lothar WOLF se propose de quantifier par une étude des sources lexicographiques l'impact linguistique du fait, souvent occulté de nos jours, que le XIX<sup>e</sup> siècle a été le siècle de l'influence allemande sur la France. L'auteur arrive presque à cacher sa déception : le nombre des emprunts dont témoignent les dictionnaires est inférieur à ce qu'on attendait. À l'exception de Gérard de NERVAL, qui a passé une bonne partie de son enfance en Allemagne, ce qui l'a mis à même de traduire *Faust I* à vingt ans, les porteurs des grands noms de la littérature française de ce siècle sont aussi teutomanes qu'ignorants de la langue allemande : HUGO, VIGNY, LAMARTINE, BALZAC, George SAND (p. 194). Pour cette raison, les emprunts sont majoritairement le fait de la technologie et des sciences de la nature. Dans le domaine des sciences humaines et sociales (sciences morales et politiques), la philosophie vient en tête. Vu le rôle contre-révolutionnaire que les émigrés revenus au pays, vecteurs naturels du miracle culturel allemand, ont fait jouer à la philosophie allemande (l'idéalisme moderne *contre* le vieux sensualisme et matérialisme du XVIII<sup>e</sup> siècle), cette dominance des emprunts philosophiques n'est pas surprenante. Il est à craindre cependant qu'en mesurant l'influence linguistique allemande à la seule aune

<sup>10</sup> Il est heureux qu'on ait réédité tout récemment (aux éditions Champion, dans la collection Unichamp) les deux manuels qui avaient été publiés chez Hachette (en 1973 et 1977) et qui étaient épuisés. Ils serviront derechef à l'édification des populations littéraires que tente et qu'intimide à la fois l'aventure de la statistique. MULLER a hésité à les proposer de nouveau, estimant que les machines, sinon les hommes, avaient fait des progrès en vingt ans. La pression du marché a heureusement fait taire ces scrupules : le besoin d'une initiation claire et progressive aux méthodes quantitatives n'a jamais été aussi fort et dans ce domaine Charles MULLER reste incontestablement le meilleur guide.

des dictionnaires français, on ne soumette la perception de cette influence au filtre idéologique des auteurs de dictionnaires. LITTRÉ n'était pas un partageux. Il serait étonnant que l'activité fébrile de MARX pendant ses séjours à Paris, ainsi que la fertilité ultérieure des interlocuteurs qu'il y fréquentait, ait laissé si peu de traces. Le fait que l'article *aliénation* du LITTRÉ n'évoque ni le sens marxiste ni le sens hégélien demande à être pondéré par des études de corpus. Il nous paraît urgent d'indexer le lexique d'un lecteur, scripteur, veilleur, diffuseur et vulgarisateur infatigable comme Pierre LEROUX, ouvert à tous les vents qui parcouraient l'Europe, et notamment le lexique des six volumes de son *Encyclopédie Universelle*, récemment réimprimée à Genève, puis, par une démarche centrifuge, de rechercher les germanismes de cet index chez tous les multiplicateurs français qui l'ont côtoyé.

Eugène FAUCHER

**Burkhard SCHAEDEr,**  
*Germanistische Lexikographie*  
Lexicographica Series Maior 21, Niemeyer, Tübingen, 1987.

Cette "lexicographie de l'allemand", ouvrage paru dès 1987, est à replacer dans le grand courant des études de métalexicographie contemporaine, ou de dictionnaire, selon la terminologie de B. QUEMADA — volontiers reprise par F. J. HAUSMANN —. En effet, la lexicographie y est entendue aussi bien comme l'activité consistant à réaliser des dictionnaires que comme toute activité en relation avec les dictionnaires (linguistique, informatique, édition...).

Rappelons qu'elle est antérieure à la grande encyclopédie *Wörterbücher. Dictionaries. Dictionnaires. Encyclopédie internationale de lexicographie* (Berlin/New-York, Walter de Gruyter, 1989, éditée par F. J. HAUSMANN, O. REICHMANN, H. E. WIEGAND et L. ZGUSTA), où l'auteur signera d'ailleurs les articles intitulés *Les marques de fréquence dans le dictionnaire monolingue* et *Aspects quantitatifs de la collecte des matériaux lexicographiques*. Cet ouvrage précède également le *Lexikon der Romanistischen Linguistik* (Niemeyer, Tübingen, 1990).

Le but du présent ouvrage est de proposer un tour d'horizon de l'histoire de la lexicographie allemande. Souhaitant pouvoir répondre à la question : *qui utilise le dictionnaire, quand, et pourquoi ?*, l'auteur constate qu'il faut avant tout se demander comment classer la grande masse des dictionnaires existants et en présenter une typologie

satisfaisante. En 155 pages, suivies de 22 pages de bibliographie, l'auteur traite de neuf grands points, que nous résumerons ainsi :

1. Pourquoi des dictionnaires ?
2. L'intérêt de la lexicographie.
3. L'objet de la lexicographie : le dictionnaire.
4. L'histoire de la lexicographie et les problèmes de l'histoire de la lexicographie allemande.
5. Fonctions, utilisation et typologie des dictionnaires.
6. Macrostructure et microstructure des dictionnaires — la macrostructure référant à juste titre à la structure du dictionnaire (nomenclature), la microstructure référant au contenu et à la construction des articles du dictionnaire —.
7. Qu'est-ce que la lexicographie ? La lexicographie d'après les dictionnaires et d'après les métalexicographes.
8. Aspects pratiques de la lexicographie.
9. Aspects théoriques de la lexicographie.

Des **références bibliographiques** sont constamment rappelées au cours de l'ouvrage, et les auteurs amplement cités. Une bibliographie de près de 600 titres constitue d'ailleurs le chapitre 10, ou chapitre final de l'ouvrage. Elle forme le coeur même des réflexions rapportées, analysées, proposées ou suscitées par B. SCHAEDEER. Ce dernier chapitre se divise en quatre sections :

- Ouvrages bibliographiques (env. 15 références), comme celui de KÜHN (1978), qui propose 2700 titres.
- Dictionnaires (env. 130 références).  
Dans ce grand ensemble se détache un sous-ensemble de références dépassant le cadre strict du dictionnaire de langue allemande, comme l'*Encyclopaedia Britannica*, et quelques ouvrages monolingues ou bilingues beaucoup plus anciens (tels SCHUEREN, 1477, SERRANUS, 1539, MAALER, 1561, KRAMER, 1676-1678, 1700-1702, ou encore un dictionnaire franco-allemand de 1712 (FRISCH)). On relève d'autre part quelques rares références concernant les langues de spécialité comme ERK (1972, 1975 et 1982) et BRUNNER *et al.* (1972) sur l'allemand politique et social. Citons deux références concernant les néologismes (HEBERTH, 1977 ; HELLWIG, 1972), et une autre, les abréviations : KOBLSCHKE (1980).
- Histoire de la lexicographie (env. 75 références).
- Théorie et pratique de la lexicographie (env. 375 références).

Les travaux sur les langues de spécialité, ainsi que ce qui concerne les dictionnaires bilingues ou multilingues, sont très peu pris en compte dans les discussions, comme dans la bibliographie. Il est question de termes de politique dans STRAUSS (1983), de psychologie dans BERGENHOLTZ (1978), et d'économie dans SCHAEDEER (1982). Pour la

lexicographie bilingue, l'auteur nous renvoie au n° 2 de *Lexicographica* (1986) et il rappelle utilement la bibliographie générale de *Lexicographica*, issue de 122 revues.

L'auteur met fréquemment en lumière les problèmes de terminologie engendrés par son domaine d'étude — tout à fait semblables à ceux que nous rencontrons en français —. Le cas du paradigme de *dictionnaire* en est un exemple significatif : en allemand *Wörterbuch* (*Sprach-, Fach-, Sach-, Realw.*) peut être en concurrence avec *Lexikon* (*Fach-, Real-, Konversationsw.*) ou avec *Enzyklopädie* (*Fach-, Realenz.*), phénomène qu'il décrit à travers l'analyse des définitions et de la réutilisation de ces termes dans les dictionnaires aussi bien que dans la littérature métalexicographique dépouillée. Il cite aussi le cas des termes tels que les quasi-synonymes *classification* et *typologie*, ou de *métalexicographie*, ou encore de *lemme*. Plusieurs mots ou notions sont ainsi analysés à travers leurs usages dans les dictionnaires ou les ouvrages de métalexicographie.

Les différentes définitions qui ont été données du dictionnaire d'une part, et de la lexicographie d'autre part, sont examinées dans le détail. B. S. constate que la définition proposée du concept de lexicographie est souvent totalement différente de la définition de l'activité effective des lexicographes. Mais, remarque-t-il, on a en général peu de témoignages sur la pratique des faiseurs de dictionnaires, ce qui explique que les travaux de métalexicographie décrivent mieux les résultats de la pratique — les dictionnaires —, que la pratique elle-même (on peut rappeler néanmoins le titre significatif de H. HENNE, *Praxis der Lexikographie. Berichte aus der Werkstatt*, Niemeyer, 1979, qui a sans doute inspiré un titre plus récent : *Autour d'un dictionnaire : Le Trésor de la langue française, témoignages d'atelier et voies nouvelles*, CNRS, INaLF, Didier-Érudition, 1990 — mais que l'on nous pardonne ce rapprochement —).

B. SCHAEDELER remarque un constant rapprochement des praticiens et des théoriciens du dictionnaire. Les premiers se font fréquemment théoriciens et les théoriciens deviendraient de plus en plus souvent praticiens eux-mêmes.

L'important chapitre concernant les fonctions, l'utilisation et la typologie des dictionnaires rappelle cinq paramètres qui représentent des thèmes centraux de la discussion lexicographique contemporaine :

- (a) les dictionnaires et leurs utilisateurs
- (b) fondements de la lexicographie : bases empiriques
- (c) macrostructure
- (d) paradigmatique et syntagmatique
- (e) microstructure.

Les dictionnaires font autorité, comme le rappelle la phrase usuelle : "*Es steht so im Wörterbuch*" ("*c'est ce que dit le dictionnaire*"). Les fonctions du dictionnaire sont cognitive, communicative et politique. Mais les dictionnaires se veulent en principe

idéologiquement neutres (un seul, parmi ceux qu'a analysés l'auteur, est connu pour avoir annoncé une nette couleur politique : le *Wörterbuch der deutschen Gegenwartssprache*).

Il est, dans cette étude, tenu le plus grand compte des **préfaces et avant-propos** de dictionnaires, mais on sait que d'importantes distances peuvent séparer les intentions des auteurs de dictionnaires et leurs réalisations effectives. D'une part les avant-propos sont parfois d'une arrogante prétention. D'autre part, remarque justement B.S., les besoins auxquels essaient de répondre les auteurs de dictionnaires sont souvent loin des réalités, pour la simple raison qu'on ne connaît jamais vraiment les **besoins des lecteurs**. Le lecteur reste potentiel. Les dictionnaires historiques, les trésors, répondant à des objectifs scientifiquement bien définis, sont en principe moins préoccupés par leur public — comme par le choix de leur nomenclature —.

La méthode adoptée par B. SCHAEDEER est de citer des dictionnaires et d'éminents auteurs, pour tenter de dégager les véritables caractéristiques de la recherche actuelle. Mais il est obligé de constater qu'on ne peut qu'aspirer à un tour d'horizon, à une vue d'ensemble, et qu'il est impossible de traiter véritablement de toutes les questions évoquées, étant donné le sujet même de la lexicographie. La seule citation française, qui clôt son texte, est due à Jean DUBOIS : «Le dictionnaire est une forme de communication». Celui qui, finalement, chercherait une définition du dictionnaire est donc renvoyé au domaine de rencontre entre auteur et lecteur, celui de la communication, encore beaucoup plus général que celui du dictionnaire, mais peut-être, il est vrai, tout aussi varié.

Plus qu'un manuel, cet ouvrage est une description de l'état de la recherche en métalexigraphie et de ses caractéristiques, de ses contradictions et des difficultés que celles-ci engendrent. De nombreuses questions restent posées tout au long du livre. Sa richesse même, due aux nombreuses lectures qu'a faites son auteur, et à leurs analyses, peut en alourdir la lecture. C'est ainsi que les mêmes grandes questions méthodologiques sont parfois abordées dans plusieurs chapitres — ce que le plan de l'ouvrage laissait présager.

Un index, ne serait-ce que pour un repérage des concepts et des mots que l'auteur a analysés dans le discours des dictionnaires ou des métalexigraphes, eût été d'une grande aide.

Il reste que le souci du détail aide beaucoup le chercheur, avantageusement guidé à travers des extraits dûment analysés d'une riche bibliographie. On trouve dans le présent ouvrage une mine de renseignements sur la lexicographie dans le domaine de la germanistique. L'auteur a fourni là un travail énorme de recherche et d'analyse.

Danielle CANDEL  
CNRS - INaLF